

LA SOUFFRANCE À L'ÉCOLE DES ENFANTS DE MIGRANTS : QUAND LA LANGUE DE L'ÉCOLE EST UNE LANGUE SECONDE

Muriel Bossuroy¹, Simon Amalini² et Marie Rose Moro³

Psychologue, AP-HP, Hôpital Avicenne
Service de psychopathologie de l'enfant et de l'adolescent
Doctorant à l'Université Paris Descartes, France¹⁻²

Professeur de pédopsychiatrie à Paris Descartes
Chef de service aux hôpitaux Avicenne de Bobigny et Cochin, Paris
Unité INSERM 669, France³

Résumé

La plupart des enfants de migrants grandissent dans un univers linguistique et culturel différent de celui de l'école et ne maîtrisent pas la langue du pays d'accueil lors de leur première rentrée scolaire. Le début de la scolarité est d'autant plus difficile pour ces enfants non habitués à communiquer dans la langue de l'école. Ils découvrent alors un univers nouveau, où ils sont seuls, sans médiateur ni interprète pour faire le pont entre l'école et la maison. Cette situation est difficile à vivre et peut être à l'origine d'une souffrance psychique. Afin de mieux prendre en charge cette souffrance, qui s'exprime parfois par des troubles du langage, et de mieux connaître et comprendre ces enfants pour mieux les accueillir à l'école comme à l'hôpital, il est utile de créer des outils d'évaluation des compétences langagières adaptés, ainsi que d'étudier les parcours langagiers de ces enfants et les facteurs familiaux et transculturels associés à ceux-ci. Située dans un quartier populaire présentant une grande diversité culturelle, l'équipe interdisciplinaire du Service de psychopathologie de l'enfant et de l'adolescent de l'hôpital Avicenne mène une recherche intitulée « D'une langue à l'autre, parcours langagiers des enfants de migrants », qui a pour but de valider un outil d'évaluation des compétences langagières en langue maternelle et d'étudier les facteurs familiaux et transculturels associés aux parcours langagiers des enfants.

Introduction

Les mouvements de population sont importants de nos jours de sorte que les immigrants représentent une population nombreuse en France. La recherche présentée ici s'intéresse aux enfants de migrants, c'est-à-dire à ceux qui sont nés en France et dont les parents sont venus d'ailleurs et ont migré. Il s'agit donc d'enfants ayant des origines très diverses.

Une des spécificités des enfants de migrants est d'être confrontés, dans leur majorité, à deux langues : l'une à la maison et une autre à l'école et dans la société. Ces enfants apprennent en effet une première langue dans le giron familial puis en découvrent une deuxième à l'école. La recherche s'intitule « Parcours langagiers des enfants de migrants ». Elle a le statut de « PHRC : Projet hospitalier de recherche clinique », c'est dire qu'elle reçoit un financement spécifique de la part des pouvoirs publics. Elle a également été retenue comme recherche prioritaire par l'INSERM. Au Québec, la mise en place d'une recherche équivalente par Cécile Rousseau et son équipe de McGill est en cours de réflexion. Après une nécessaire adaptation au terrain, un dispositif parallèle pourrait permettre de faire des comparaisons intéressantes.

Les enfants de migrants et l'école

L'entrée en maternelle est un moment difficile pour tous les enfants, car elle implique une séparation d'avec les parents. Les enfants de migrants y sont souvent particulièrement sensibles du fait qu'ils n'ont majoritairement pas fréquenté de garde collective avant. De plus, pour eux, l'entrée à l'école correspond à un changement d'univers culturel, de langue, de règles, de repères. Les enfants ont grandi dans un monde homogène, celui de leur famille, et ils se trouvent à l'école au contact d'une nouvelle langue, de nouvelles personnes et de nouvelles façons de faire (Moro, 2010). Ils ne partagent pas, avec les autres enfants et l'instituteur, les mêmes évidences et les mêmes habitudes : les jeux et les objets sont différents de ceux qu'ils connaissent, ainsi que les règles de vie et de comportement, et bien sûr la langue utilisée. Ainsi, beaucoup d'enfants de migrants ne comprennent pas ce qui se dit à l'école. Ils imitent les autres et essaient de dissimuler leur différence. Le sentiment d'insécurité, de solitude et d'abandon qui en résulte peut être très fort.

Des recherches précédentes, ainsi que la pratique clinique, ont montré que ces enfants de migrants présentent une plus grande vulnérabilité (Moro, 2004), du fait notamment du clivage culturel dans lequel ils se construisent. Dans ce contexte, le déchiffrement du monde se fait plus difficilement et, pour se construire, l'enfant doit franchir des obstacles plus importants. Pour dépasser ce risque, il doit faire preuve de créativité, ce qui peut l'amener à développer des aptitudes hors du commun.

Le clivage entre le monde de la maison et celui de l'école se fait notamment en linguistique : à l'école, l'enfant est amené à parler et à comprendre le français qu'il ne pratique parfois pas du tout avec sa famille. Or, une étude préliminaire a conclu que seuls 5 à 15% des enfants paraissaient véritablement bilingues. Quelle langue est alors moins parlée ? Quels sont alors les parcours langagiers des enfants ? Afin de mieux les accueillir, à l'école comme dans les centres de soins, il semble important de mieux connaître leurs compétences langagières et les facteurs familiaux et transculturels associés à ceux-ci (Rezzoug et al, 2007).

Les objectifs de la recherche

Le Centre du langage du service de psychopathologie de l'enfant et de l'adolescent d'Avicenne souhaite connaître les compétences langagières de ces enfants. Pour cela, il est nécessaire d'avoir de bons outils. Or, à ce jour, aucun test ne permet d'évaluer les compétences langagières dans d'autres langues que le français, même en faisant appel à un traducteur : les tests utilisés pour le français ne sont pas traduisibles dans toutes les langues, car une grande partie des exercices sont spécifiques à la langue française, comme l'emploi des articles « il » ou « elle » ou le genre des mots. De même, certains mots de vocabulaire sont inconnus d'enfants originaires d'autres cultures, car ils ne font pas partie de leur univers familial quotidien (une commode, un ver de terre, un clown...). Pour évaluer

les compétences langagières, il était donc indispensable de créer un test traduisible dans toutes les langues et permettant d'évaluer la compétence en langue maternelle : l'ELAL d'Avicenne, ELAL étant l'acronyme d'Evaluation Langagière des enfants Allophone et primoarrivants.

La recherche a également pour but de mieux comprendre les facteurs contextuels, individuels et familiaux qui sont associés aux compétences langagières des enfants. Enfin, elle devrait permettre de poser des hypothèses concrètes sur les gestes pédagogiques les plus adaptés pour ces enfants et les types de prise en charge à préconiser en cas de difficulté. Les enseignants sont d'ailleurs très en demande de formation pour accompagner ces enfants. Ils ont besoin de mieux comprendre, d'avoir des conseils pédagogiques. Or, peu de recherches sont engagées aujourd'hui pour pouvoir répondre à leurs questions.

Les objectifs sont donc à la fois cliniques et théoriques. Clinique : valider un outil d'évaluation langagière adapté aux enfants possédant au moins deux langues. Il s'agit de l'ELAL d'Avicenne, un test permettant d'évaluer les compétences dans d'autres langues que le français. Le second objectif est théorique : étudier les facteurs familiaux et transculturels associés aux parcours langagiers des enfants de migrants et de leurs parents.

L'évaluation du langage et L'ELAL d'Avicenne

Quand ils sont confrontés à des enfants ayant des difficultés à comprendre et à s'exprimer en français, les enseignants, comme les professionnels de la santé, se demandent si cette difficulté ne touche que le français et non la langue maternelle ou s'il s'agit d'un retard global d'acquisition du langage. De même, pour pouvoir poser un diagnostic, les orthophonistes ont besoin de différencier les enfants en difficulté dans leur seconde langue, le français, mais à l'aise dans la première, de ceux qui sont en difficulté dans les deux langues. Le diagnostic en dépend : soit une difficulté à acquérir une des langues, soit un trouble général du langage, beaucoup plus inquiétant.

L'une des spécificités du test ELAL est de pouvoir mesurer des connaissances clés dans toutes les langues, avec un locuteur de cette langue. Afin d'être traduisible, il n'utilise donc que des contenus conceptuels très répandus dans les langues et précocement acquis. Le test cible des connaissances linguistiques considérées comme constitutives des universaux du développement linguistique et devant être acquises par tous les enfants avant l'âge charnière de 5-6 ans, quelles que soient les langues considérées (Wallon et al, 2008).

La validation se fait actuellement dans trois langues : le tamoul du Sri Lanka, l'arabe d'Algérie et le soninké du Mali. Ce sont des langues très présentes dans le bassin de vie étudié, qui ont chacune des particularités propres. Les sujets sont âgés de 5 à 6 ans, ils sont nés en France et sont scolarisés en dernière section de maternelle. Ils sont au nombre de 150, 50 par langue. Leurs deux parents doivent parler la même langue afin que les environnements linguistiques des enfants soient comparables au sein de chaque groupe langagier (arabe, soninké et tamoul).

Pour la validation, les chercheurs se rendent donc dans des classes de grande section de maternelle où ils rencontrent les enfants. Les recueils sont effectués en binôme, l'un des chercheurs ne parlant que le français et l'autre parlant couramment l'arabe, le soninké ou le tamoul. Après avoir expliqué la recherche à l'ensemble de la classe, et obtenu le consentement écrit des parents des enfants concernés, ils les rencontrent individuellement et leur font passer deux tests : l'ELAL d'Avicenne et des extraits de la NEE-L, principal test d'évaluation du langage en français. La rencontre avec l'enfant comprend aussi un petit entretien individuel destiné principalement à expliquer à nouveau la

recherche et la réalisation d'un dessin dont la consigne est « dessine le pays d'origine de tes parents ». Ainsi, quelques données cliniques sont recueillies ainsi que des éléments utiles pour la validation de l'ELAL d'Avicenne. Grâce à l'évaluation du niveau en français par la NEE-L, il est également possible de construire des profils langagiers :

- profil A : harmonie des langues : les résultats sont satisfaisants aux deux tests. Les enfants sont donc à l'aise à la fois en langue maternelle et en français et l'enfant passe harmonieusement d'une langue à l'autre ;
- profil B : disharmonie des langues : soit l'enfant a des difficultés en français, mais pas en langue maternelle, soit c'est l'inverse, ce qui peut témoigner d'une mauvaise maîtrise de la langue maternelle ou d'une perte de cette langue, phénomène appelé « attrition de la langue maternelle » ;
- profil C : difficulté dans les deux langues : résultats insuffisants à la NEE-L et à l'ELAL d'Avicenne, qui témoignent d'un trouble du langage puisqu'aucune des deux langues n'est maîtrisée.

La recherche pose la question des facteurs qui vont influencer l'apprentissage des langues et la mise en place d'un profil plutôt qu'un autre. Pour étudier ces facteurs, les cliniciens chercheurs rencontrent ensuite les parents.

Entretien avec les parents

L'entretien a pour but de recueillir des informations sur la famille et le contexte langagier dans lequel l'enfant évolue. Certains éléments peuvent notamment influencer l'apprentissage des langues : la « bilinguïté » des parents, la langue maternelle elle-même, notamment si elle est liée à une histoire coloniale, le temps d'acculturation, le lien affectif et effectif avec le pays d'origine (la langue d'origine est plus ou moins opérationnelle dans l'entourage de l'enfant), l'isolement communautaire ou personnel, les pratiques concrètes, les représentations des langues et du bilinguïsmes chez les parents, la nature de la migration (économique ou politique, dans un contexte de persécution).

L'hypothèse qui a été posée est la suivante : des relations familiales transgénérationnelles et intergénérationnelles fréquentes et/ou investies chez les parents et les enfants, et des affiliations culturelles investies des parents au pays d'origine et au pays d'accueil, sont associées à un meilleur usage de la langue maternelle et à de plus grandes habiletés langagières en français chez les enfants de migrants. Autrement dit, nous voulons tester l'hypothèse selon laquelle les enfants qui sont bilingues seraient ceux dont les familles :

- entretiennent des liens actuels importants avec leur famille (de la génération au-dessus ou de leur génération) ;
- se vivent comme très attachées à la culture du pays d'origine, comme « identitairement » proches de cette culture, et en pratiquent certains aspects. L'affiliation culturelle aux deux cultures, la double appartenance culturelle des parents seraient donc prédictives d'un meilleur bilinguïsmes des enfants. Cette double affiliation culturelle n'aboutirait pas à une multiplication des références culturelles, mais à la création de quelque chose de nouveau, d'un métissage, l'individu percevant et investissant le changement.

L'entretien avec les parents peut se faire à l'école ou au domicile ; il est proposé au couple, mais on n'exclut pas les enfants dont un seul parent est venu. Il s'agit d'un entretien semi-structuré qui a été construit pour accéder à la fois aux pratiques langagières au sein de la famille et aux représentations

des parents. Les pratiques langagières correspondent au contexte langagier dans lequel évolue l'enfant : qui parle quelle langue à la maison, dans quelle langue regarde-t-il la télévision, a-t-il accès à des livres en langue maternelle, suit-il des cours, etc. ? À travers le discours des parents sont étudiés aussi les affiliations culturelles, l'investissement de la transmission de la langue maternelle, les relations intrafamiliales...

Quelques remarques en cours de recherche

L'expérience de la recherche, sur le terrain, fait naître certaines réflexions, issues de constatations parfois inattendues, qui ont attiré notre attention. Nous partagerons ici ces remarques, encore provisoires et qui seront amenées à être approfondies ou remises en question quand tout le matériel aura été recueilli.

La prise de contact avec les directeurs d'école, première étape des recueils de données auprès des enfants, s'est révélée très intéressante par la diversité des réactions et des comportements suscités. Pour analyser et décrire les attitudes et les représentations des enseignants et directeurs, il est prévu d'organiser des « focus groupe », c'est-à-dire des discussions avec les enseignants autour de ces questions. Notre attention a particulièrement été attirée par un certain nombre de directeurs d'école qui, malgré une envie manifeste de nous permettre de travailler dans de bonnes conditions, étaient en difficulté pour nous préciser les langues parlées par les familles, pour leur poser la question et pour introduire la recherche avant notre arrivée. Cette gêne semble être due à une peur de stigmatiser ces familles, à une crainte qu'elles se sentent discriminées. S'ils souhaitent ainsi éviter de nommer les différences, d'en parler, cela sous-entend-il qu'ils les perçoivent d'abord comme facteur de souffrance, de danger ? Ressentent-ils un risque de stigmatisation et de racisme tellement fort qu'ils préfèrent s'en protéger, quitte à passer à côté de la richesse de la diversité ? Y a-t-il derrière cette peur de pointer les différences une envie de donner l'illusion aux familles et aux enfants que tout le monde est pareil, que l'institution scolaire ne leur reconnaît aucune particularité (même si celles-ci, comme par exemple la diversité des langues, sont très visibles) ? On pourrait, dans ce cas, supposer que derrière ces réactions s'expriment des souvenirs douloureux, ancrés dans un inconscient collectif, qui rend toute différence effrayante : racisme, génocides, culpabilité par rapport au colonialisme et à l'esclavage.

Or, de telles attitudes, si elles se révèlent correspondre au vécu des enseignants, sont intéressantes à étudier, car on peut supposer qu'elles aient des conséquences sur le vécu des élèves. En effet, si, dans certaines écoles, les différences que les enfants voient et ressentent ne sont effectivement pas nommées, ils pourraient en conclure qu'elles doivent être cachées pour éviter la gêne qu'elles provoquent et maintenir l'illusion d'un « tous pareils ». Leur tendance à cacher leurs particularités, à en avoir honte, à opérer un clivage douloureux entre les mondes de la maison et de l'école se verrait ainsi renforcée et valorisée par les adultes, au risque que plus tard à l'adolescence, l'affirmation de soi passe au contraire par une revendication violente des différences, à la hauteur de la pression ressentie pour les dissimuler (Moro, 2010). De telles hypothèses méritent donc d'être approfondies et éprouvées par une étude détaillée des attitudes et des discours des directeurs et des enseignants, dont les réactions semblent extrêmement diverses sur les sujets dont il est question.

Les recueils permettent également de constater que certains enfants ayant pourtant une bonne connaissance de leur langue maternelle semblent en difficulté pour la parler dans le cadre de l'école et avec quelqu'un qu'ils ne connaissent pas. Est-ce parce que le clivage construit entre la maison et l'école est très fort et difficile à dépasser ? Ou par simple timidité ? Ou parce que le fait de parler une

autre langue à la maison est vécu par les enfants comme un facteur de danger et de malaise ? (*L'autre, Cliniques, Cultures et Sociétés*, 2008).

Parmi les premiers recueils effectués, il semble y avoir peu de profils dysharmoniques : soit les enfants sont à l'aise dans les deux langues, soit dans aucune. Ainsi, les enfants maîtrisant bien la langue de leurs parents semblent apprendre plus facilement une seconde langue ; les bases stables de cette première langue ainsi qu'une envie de communiquer par le langage né de cette première expérience permettraient d'apprendre plus facilement le français.

Enfin, il est confirmé que beaucoup d'enseignants cherchent à mieux comprendre ces enfants pour pouvoir adapter leur enseignement, mais ils disent manquer de pistes et de formation. En Seine-Saint-Denis notamment, où les enseignants ont rarement choisi de travailler, ils sont très demandeurs de formations, d'explications, de connaissances pour faire face à leurs difficultés. Mais la question est assez nouvelle et n'a pas encore été beaucoup traitée par la recherche.

Conclusion

Ainsi, pour pouvoir repérer les difficultés précocement et ainsi adapter les prises en charge, il est utile d'utiliser des tests adaptés à la situation transculturelle et langagière que vivent les enfants de migrants. Un outil tel que l'ELAL d'Avicenne, en cours de validation, devrait pouvoir permettre de mieux évaluer leurs compétences langagières. La recherche devrait également permettre de mieux connaître les parcours langagiers des enfants de migrants et les facteurs familiaux et transculturels associés à ceux-ci. Proposer, dans les écoles, une telle recherche correspond donc à un geste d'accueil, puisqu'elle sous-entend que les différences sont bienvenues à l'école et de façon générale dans les institutions françaises, puisque nous faisons notre possible pour adapter nos techniques éducatives et nos connaissances à tous les enfants.

Bibliographie

- L'enfant et les langues. *L'autre, Cliniques, Cultures et Sociétés*, 9(2), 2008.
- Moro, M. R. (2010). *Nos enfants demain. Pour une société multiculturelle*. Paris : Odile Jacob.
- Moro, M. R., De la Noë, Q. et Mouchenik, Y. (2004). *Manuel de psychiatrie transculturelle*. Grenoble : Pensée sauvage.
- Rezzoug D. et al. (2007). Bilinguisme chez les enfants de migrants, mythes et réalités. *Le Français aujourd'hui*, 158, p. 61-68.
- Wallon, E. et al. (2008). Evaluation langagière en langue maternelle pour les enfants allophones et primo-arrivants. Un nouvel instrument : l'ELAL d'Avicenne. *La psychiatrie de l'enfant*, 51(2), p. 597-635.

Notice professionnelle

Muriel Bossuroy est psychologue clinicienne et doctorante à l'université Paris 5, sous la direction du Pr. M. R. Moro, présidente de l'Association Internationale d'Ethnopsychanalyse. Elle étudie le bilinguisme des enfants de migrants au sein d'une équipe de recherche multidisciplinaire à l'hôpital Avicenne, en banlieue parisienne. Ses recherches portent également sur l'évaluation psychologique des enfants en situation transculturelle, à travers l'adaptation de la pratique des tests et de l'analyse des dessins. Elle est par ailleurs psychologue et co-thérapeute à la consultation transculturelle de la maternité de l'hôpital Jean Verdier. Ses publications : La figure de Rey au Burkina Faso, *L'autre, Cliniques, Cultures et Sociétés*, 2009, vol. 10, n°1, p. 90-93.

muriel.bossuroy@gmail.com